

## Chapitre 1

IL est vingt deux heures, la nuit est tombée, le coucher de soleil rouge orangé a disparu. Le ciel de ce Maghreb adoré est rempli d'étoiles, étoiles filantes, étoiles de rêve, MARRAKECH, charme de l'exotisme, splendeur ocre des remparts, portes protectrices de la grande cité des Milles et Une nuits. Pavés envoûtés par le trot cadencé des chevaux, le bruit des calèches et des babouches. Jardin volatile, verdoyant et chantant. Venelles mystiques, exaltation de tous les sens, odeur de musc parfumant le linge et les dentelles d'une jeune mariée. Chatolement de l'ambre jaune et de la gomme arabique pour la préparation des encens. Fumets de méchouis tournant sur la broche. Près d'une porte 'bab er rob' à l'arcade parfaite se dégage un mélange d'odeurs de cacahuètes grillées, d'amandes craquantes, d'épices et parfums capiteux, relent de la journée. Sur les étalages de délicieuses pastèques et oranges juteuses désaltèrent les acheteurs et les badauds. Dans les souks et la Médina brillent les bijoux, les cuirs et le bois sculpté. Sur la Place Jemaa El Fna, symbole de la magie et du spectacle, s'exhibent en toute humilité les acrobates, danseurs, charmeurs de serpents, singes charmants, poètes berbères et diseuses de bonne aventure, qui transforment les mains des passants, consentants, en roseraies de henné.

Un soir de pleine lune, soir de prédiction, soir de naissance, dans un hôpital militaire, ancien palais de sultan, une femme française est en douleur, un médecin est près d'elle qui la rassure. Elle crie, elle a très mal, elle a très chaud et n'est pas heureuse. Elle est mariée avec un dur, un chti, un écorché vif, militaire et alcoolique. Au loin, du

haut du minaret de la mosquée, le cheikh annonce la prière aux fidèles, en criant « Allah Akbar... », simple coïncidence pour une naissance. Le bébé se présente mal, le médecin doit pratiquer une césarienne. Laurence naît, enfin, quelle chance ! Près des oasis, entourés d'un océan de sable, passant du rouille au jaune recouvert d'un soleil éblouissant, étincelle de la vie. Mais, tempêtes, surnois, tourbillonnantes, chaudes, étincelles d'une prémonition de l'existence, à la fois douce et cruelle de cette petite fille, qui aura juste le temps de sentir la tétine de son biberon, et perdre l'instinct de succion pour le sein de sa mère, sa belle petite mère, nommée Christina, pleine de charme, d'intelligence, de dévotion pour le Seigneur, les apôtres et les ecclésiastiques et atteinte de la tuberculose, maladie à la mode en 1950. C'était un mois de juillet lorsque les premiers symptômes apparurent. Une terrible canicule s'était abattue sur Marrakech. Christina se sentait fébrile, de grosses gouttes de sueur, coulaient sur son front. Consciente que son état n'était pas dû à la chaleur, cette moiteur persistante la gênait et l'angoissait terriblement. Elle toussa, toussa longtemps et chercha dans la poche de sa jolie robe blanche un de ses mouchoirs brodés à ses initiales pour essuyer sa bouche discrètement. Inquiète et secrète, elle n'en parla pas, se cacha, même. Au bout de quelques minutes, elle fit un malaise, devant le regard affolé du jeune Brahim, jardinier au service de ses parents, qui de justesse la rattrapa et l'allongea sur le grand canapé recouvert d'une immense étoffe berbère. Elle se ressaisit rapidement feignant d'aller beaucoup mieux afin de ne pas inquiéter ses parents. Brahim soulagé lui proposa une tasse de thé à la menthe qu'elle accepta volontiers en le remerciant. Quelques mois plus tard, elle fit une quinte de toux suivie d'expectoration ne lui laissant pas le temps de saisir son mouchoir, cracha du sang, elle n'avait pas vingt ans. Après la naissance de Laurence, Christina resta fragile et ne put malheureusement pas l'allaiter. Laurence ne tétait

pas le sein de sa mère et n'approchait pas son coeur. Leila la gouvernante et Brahim l'homme à tout faire se chargeaient de cette mission délicate, prendre un soin particulier pour procurer à cette enfant au destin... magique... tragique, le bien être auquel elle avait droit... Seul, le soleil du Maroc réchauffera son coeur pendant deux années seulement...

Martial, son père était très fier d'avoir une petite fille. Il disait : elle est la prunelle de mes yeux, mon diamant, ma seule richesse authentique, ma première semence, mon premier bébé. Homme Talentueux, plein d'humour, fou et instable, Martial savait être aussi un inventeur d'histoires extraordinaires, car durant sa courte vie, il s'était mis en quête de l'extraordinaire, de la perfection des âmes... Son âme, jusqu'à l'obsession mais en vain engendrant à la place destruction et violence. Tout petit son existence est rude. Les coups, l'alcoolisme, les endroits pouilleux pour dormir ne lui font pas peur, connaissant par coeur les recoins des baraquements de Lille, le plancher blanchi par la brosse à chiendent aussi, c'est lui qui nettoie ! Mal compris par des parents incompris et alcooliques, comment dire ? Alcooliques et incompris ou bien... ! Il n'en n'a jamais rien su... Tout juste adolescent, il traîne dans les quartiers miséreux du Nord, et pour faire comme son père, il descend à la mine. Son allure de bouffon, sa coupe à la Du Guesclin lui donnent de l'envergure, il a dans les yeux la tristesse d'un Charlie Chaplin, la mimique et le comique d'une star du cinéma muet exprimant avec éloquence sa misère et son mal être, Martial est un artiste. Né dans une famille de bagarreurs, lanceurs de couteau à la sauvette, il vit auprès d'une mère cirrrosée, et quand son père clamsa... près d'un beau père à la cravache facile, au milieu de douze frères et soeurs braillant sans cesse. Alors à dix sept ans, il s'engage dans la légion. Au cours d'une mission au Maroc, à vingt et un ans il fait la connaissance de Christina dont il tombe éperdument amoureux.

Depuis ce fameux jour, il prit du galon et devint père...

Pauvre petite Laureenne, ses parents sont bien mal assortis. Christina est issue de l'aristocratie arménienne, bourrée de convenances, de secrets un peu bizarres. Elle vit au Maroc depuis de longues années avec ses parents. Elle adore Marrakech, la ville fascinante aux lumières limpides où règnent la paix, le chant des oiseaux dans les grands jardins où les plantes exotiques sont les reines, où les grands palmiers rassurent, où les tons chauds et soutenus lui donnent toute sa gaieté et où les gens sont généreux comme leur soleil. Marrakech est le refuge de Christina. Elle aime son désordre presque parfait ainsi que le grouillement des rues et de la Place Jemaa El Fna qui après le tumulte de la nuit retrouve au crépuscule sa solitude pour laisser l'espace à l'élégante Koutoubia. Christina se délecte dans le brouhaha des souks, dans le calme mystérieux du bassin de la Menhara, s'amusant à imaginer la présence des esprits sortant des tombeaux saadiens, qui pourraient par miracle la guérir de la tuberculose...

Elle avait eu une enfance et une adolescence dorées, sans jamais manquer de rien, en apparence. A présent, qu'allait-elle faire de ce bébé ?

Laurenne n'était certainement pas l'enfant de l'amour, mais elle était bien là, ronde, grosse avec un visage ingrat, comme disait sa mère. Ce petit morceau de vie ne demandait rien, enfin ! Si, elle aimait les bisous, les bananes, le camembert et les poissons rouges, mais par dessus tout son père et sa mère oui... son père et sa mère.

Martial terminait sa mission au Maroc et devait se rendre à Paris. En bonne épouse Christina voulait le suivre avec Laurenne, pourtant lucide que sa vie allait changer et malgré la désapprobation de ses parents. Fini la grande résidence avec domestiques, fini les tapis d'Orient, adieu Brahim le jardinier, qui d'une main de maître embellissait les haies et les roseraies, terminés le luxe et les balades à

dos de chameau dans la palmeraie. La tour d'ivoire s'écroulait comme le château de cartes d'un magicien, le pays des rêves se désintégrait. S'inquiétant pour elle, ses parents la supplièrent de rester, car loin d'eux, personne ne la protégerait. Leur fille si belle et si fragile était mariée pour le meilleur et pour le pire, avec des convictions religieuses bien ancrées, et ne s'autorisait quelconque dérogation. Il fallait partir.

La mère de Christina demanda aux domestiques de rassembler les affaires. Les bagages enfin prêts, Christina fit ses adieux à ses amis d'enfance et de souffrance ayant vécu avec elle au Sanatorium. L'épreuve la plus éprouvante fut d'abandonner Leila la gouvernante, qui s'était toujours occupée d'elle depuis sa tendre enfance. Christina se jeta dans ses bras, Leila lui dit : « à bientôt, Inch Allah ». Brahim les yeux remplis de larmes s'avança timidement, lui baisa la main et dit : « prends soin de toi et du bébé, Allah vous protège ». Le chauffeur ouvrit les portes, Martial entra le premier dans la voiture suivi de Christina tenant Laurence dans ses bras, les parents montèrent en dernier, espérant que leur fille changerait d'avis. A l'aéroport, ils lui donnèrent de doux baisers et chuchotèrent à ses oreilles quelques paroles afin de lui donner la force et la dignité de paraître heureuse ce jour là. Christina resta silencieuse durant tout le voyage. A Paris son oncle les accueillit et les emmena dans l'appartement que possédaient les parents de Christina, acquisition faite après leur émigration sur la capitale, juste avant leur départ au Maroc.

Le décor était sombre et terne. Un petit deux pièces sans salle de bains, un cabinet turc situé sur le palier du troisième étage dans un immeuble noirci par la poussière de charbon et la vétusté, dans le treizième arrondissement à deux minutes de la superbe et spacieuse avenue d'Italie. Un beau quartier. Dans cette rue, près de la station 'Maison Blanche' un vieil hôtel, un droguiste, un bougnat, un

crémier vendant son lait à la louche et même un acteur racontant ses peines de coeur. Comment pouvait-on vivre dans cette promiscuité sans jardin, sans soleil ? Comment allaient-ils faire tous les trois ?

Depuis son arrivée, Christina pense sans cesse au Maroc, à tous ceux qu'elle aime et a délaissés pour un mariage sans espoir. Sa seule consolation... ! À la Porte de Choisy, l'église n'est pas loin. A proximité du Seigneur., la messe, les soeurs, les prêtres, les souvenirs des ambiances connues dans les pensions, tenues par les religieuses arméniennes où les interdits sont de rigueur, où l'expression orale n'existe pas, où le silence est la musique quotidienne et le confessionnal le juge de toutes les mauvaises actions.

Pendant ce temps, Martial fréquente les bars et les pots à l'ébriété facile, se demandant quel combat il va pouvoir mener, la légion parle de l'Indochine. Mais Il n'a pas envie de partir loin de celles qui sont toute sa vie. Christina le persuade de rempiler et d'accepter son départ pour l'Asie et dit : « Tu n'as pas le choix et si tu te comportes en héros, tu seras décoré mon chéri ». Tous les prétextes étaient bons pour se débarrasser de cet homme instable, alcoolique et violent, mais un génie, oui un génie malgré tout, avouera-t-elle plus tard. Depuis qu'elle avait quitté le Maroc, sa vie se résumait à attendre. Le nez collé à la fenêtre de la petite salle à manger donnant sur la cour, Christina passait ses soirées ainsi, espérant le retour d'un mari sobre. Hélas Martial tambourinait à la porte, elle ouvrait. Assis sur le paillason complètement éméché il riait bêtement, elle le tirait vers l'intérieur essayant de ne pas se faire remarquer. Trop ivre pour accéder à la chambre, il s'endormait à même le sol. C'était la vie de Christina à Paris. Lorsque enfin Martial reçut la confirmation de son départ pour l'Indochine Christina se sentit libérée. Il sortit ses affaires de l'armoire et les posa sur le lit. Les chemises d'un côté, les pantalons de l'autre, remplit son sac en ajou-

tant sa trousse de toilette à laquelle il tenait particulièrement sans oublier son vieux blaireau. Il se dirigea près de la porte d'entrée où étaient alignées ses chaussures, prit une brosse, un chiffon et une boîte de cirage kiwi et avec un plaisir inavoué les lustra. Il revêtit son uniforme beige kaki, posa sur sa tête un képi et enfila ses chaussures impeccablement cirées. Esquissant un sourire presque hollywoodien, malgré sa peine, il restait superbe mais triste car il partait à la guerre. Il prit sa petite Laurence dans les bras et dit : « au revoir mon bébé », d'une toute petite voix elle répondit : « à bientôt mon petit papa chéri ». Il s'approcha de Christina, déposa sur ses lèvres un doux baiser, auquel elle ne réagit pas, c'est alors qu'il la tira vers lui et dit : « attends moi ma chérie, je t'en supplie !... » La porte claqua. Petit à petit, les pas s'éloignèrent faisant craquer le bois des deux étages puis plus rien. Un silence presque gênant déstabilisa Christina qui resta pensive sans bouger. Arrivé au rez-de-chaussée, Martial traversa la cour et leva la tête dans l'espoir que sa dulcinée serait à la fenêtre pour un dernier adieu. Elle n'en fit rien. La cour était vide, seul plein de courage, il poussa la porte en fer de l'immeuble. Dans la rue, il marcha très vite, de plus en plus vite, pour ne pas penser qu'il partait risquer sa vie, mais pour prendre du galon. Un copain l'attendait à la station Tolbiac, ils firent la route ensemble jusqu'au lieu de rassemblement de leur unité. Quatre heures passèrent. Le bruit assourdissant des moteurs présageait un décollage imminent vers ce pays d'extrême orient. Pour se donner du courage et n'ayant aucune idée de ce qui les attendait, les hommes fredonnaient une chansonnette, ainsi de nombreux refrains furent entonnés avant l'atterrissage sur Saïgon. Le voyage fut très long avec, malgré tout quelques bonnes parties de rigolade entre copains. A l'atterrissage, le pilote demanda l'ouverture des portes et la descente de la passerelle.

Les visages tendus, les hommes prenaient conscience, qu'après avoir quitté l'avion, tout pouvait arriver. Attentifs et disciplinés, ils se présentèrent un par un à l'appel du supérieur qui leur donna les directives. Les légionnaires arrivèrent dans leur quartier. La première nuit leur parut interminable car à tout moment ils devaient être prêts et capables de faire face à l'ennemi... Le lendemain matin, ils partirent faire quelques reconnaissances sur le terrain et traversèrent des chemins boueux entourés d'une végétation, dont les verts se confondent, la chaleur humide était insupportable pour certains qui n'étaient pas préparés à supporter un tel climat. Martial, le baroudeur était habitué aux températures tropicales.

L'Indochine leur parut tragique, brumeuse et grandiose, d'une beauté époustouflante, malheureuse et silencieuse. Sur les routes des villageois traditionnellement chapeautés cherchaient des abris car leurs maisons avaient été dévastées, ils devenaient alors des cibles faciles. Martial n'ayant pas perdu son sens de l'humour dans les situations dramatiques, les imaginait ne serait-ce qu'un court instant, entrain de danser dans une comédie musicale intitulée : « les parapluies de Saïgon ». Brusquement l'alerte fut donnée. Descendus des jeeps, les soldats se camouflèrent dans la jungle, Martial avait très peur. Un copain tira sur l'ennemi, le jeune indochinois s'écroula, le sang giclant de sa tête, son ventre et sa bouche, dix huit ans à peine, qui baragouinant quelques mots en vietnamien regarda Martial avant de mourir. Les légionnaires firent prisonniers une vieille dame et son petit fils, qui hurlaient en essayant de s'échapper, un viet tira, les abattant sur le coup, pour les empêcher de parler. Martial eut soudain envie de vomir en se demandant ce qu'il foutait là à tuer des innocents pour le bénéfice de qui ? Un de ses amis d'enfance fut grièvement blessé au visage. Devant tant d'horreurs, Martial cria comme une bête prise dans un piège, secoua son ami, pen-

sant lui redonner un visage, une identité et la force de survivre, mais il succomba. Martial annone, ne comprenant rien à cette saloperie de guerre. Pourquoi tant d'hommes meurent ? Ses copains, de jeunes vietnamiens et ça ! Par sa faute, avec son arme. Plus il tirait, plus l'envie de tuer devenait puissante. Il buvait pour se donner du courage, de cette façon, sa force et sa rage se décuplaient, il devenait un robot sanguinaire. Pourtant Il aurait voulu que son ennemi devienne son ami, que les camions couverts du sang de ses copains et des vietnamiens, se transforment comme par enchantement en de belles tractions rutilantes, les conduisant tous au bal pour draguer les filles. Les âmes de ces hommes, femmes et enfants hantaient et hanteront ses nuits sans répit.

Ainsi les mois passèrent dans la poussière, la misère et les rizières de la guerre. Un seul bon souvenir restait dans sa mémoire. Lorsqu'un jour il ne pouvait plus marcher, un jeune vietnamien remarqua son handicap et eut la gentillesse d'extraire de ses pieds des oeufs de larves d'insectes microscopiques. Et puis revenaient les cauchemars de la réalité, les morts, les blessés, les mutilés, les défigurés, agonisant dans la ville et les campagnes. La vue de tout ce sang et les cris de souffrance le rendaient complètement fou à tel point qu'il bouchait ses oreilles pour ne plus entendre le râle des hommes. Alors il continuait à boire, devenait lâche refusant le combat à en perdre la raison. Un moment d'inattention, un viet tira sur lui. Grièvement blessé à la jambe, il tomba inconscient et fut transporté sous une tente. Les médecins lui prodiguèrent les premiers soins, puis il fut rapatrié en France. Traumatisé, devenu presque cinglé à cause de sa lâcheté, les crises de paludisme et ce qu'il avait vécu, il séjourna longtemps en milieu hospitalier. N'ayant aucune nouvelle et pensant qu'il avait succombé à ses blessures, Christina fut surprise lorsque son mari rentra à la maison. La vie était si différente sans lui, elle s'était fait des amis et avait trouvé un

travail comme Secrétaire de direction dans une importante société. Devenue une femme indépendante, une mère plus ou moins distante, elle n'avait pas l'intention de retomber dans ses griffes. Laurene habituellement placée chez une nourrice, était par pur hasard, présente pour le retour de son père, Christina ne cacha pas son mécontentement, montra même une certaine froideur. Il la découvrait encore plus belle et attirante. Svelte, sexy elle avait élégamment adopté la coiffure de Marilynne Monroe. Il tomba littéralement sous le charme.

Malgré le déséquilibre de Martial, dû à ces longs mois de guerre, le couple retrouvait son intimité. Un deuxième enfant fut conçu. Christina accepta sans joie cette deuxième grossesse mais pas de pilules, pas d'avortement possible en mille neuf cent cinquante cinq, la loi et surtout l'Eglise condamnaient cet acte diabolique et Dieu ne lui aurait pas pardonnée. Elle mit au monde un garçon Georges, et semblait heureuse malgré tout. L'enfant de l'amour était un ange disait-t-elle fièrement. Etait-t-il l'enfant secret ? Ses yeux étaient marron verts avec de grands cils recourbés, il avait un joli nez retroussé, des boucles brunes entouraient merveilleusement son visage, Christina le comparait à une fille et ne manquait jamais de dire à Laurene qu'elle ressemblait à un garçon. Georges était le plus mignon insistait-elle, celui à qui elle allait donner tout son amour et son admiration. Elle disait souvent à Martial : « il est mon enfant celui-là ». A la naissance de Georges, Laurene devint le vilain petit canard et dix sept mois plus tard, naissait un autre garçon, Robert le butor de la famille, c'était l'expression qu'elle employait. Laurene était présente lorsque sa petite maman était sur le point d'accoucher et gardait en mémoire les paroles prononcées pendant ses contractions. Christina pleurait et ne cessait de répéter : « je n'en veux pas de cet enfant, je n'en veux pas ». Laurene l'observait par l'entrebâillement de la porte de sa toute petite chambre et compatissait à sa dou-

leur, si elle avait pu, elle aurait accouché à sa place tellement elle l'aimait. Depuis la naissance de Georges, les yeux de sa petite mère ne se posaient plus de la même façon sur elle. Et puis, il y avait les scènes, le soir, en pleine nuit, Martial n'avait pas changé, il était égal à lui-même. Il n'avait pas supporté cette sale guerre, le criait haut et fort entre un verre de bière et un verre de vin, en cassant une porte ou bien quelques objets appartenant à sa femme, comme s'il la rendait responsable de son départ pour Saïgon. Laureenne, cachée derrière le rideau de sa chambre attendait discrètement le retour de son père l'angoisse et la peur au ventre. Christina ignorait que sa fille vivait sa tristesse, qu'elle entendait les querelles, les bruits de bouteille et aussi son père s'affaler sur le sol de carrelage rouge, javellisé chaque matin à cinq heures. C'était souvent nuit blanche, Christina nettoyait les dégâts de la nuit, mais si par malheur les enfants salissaient, les coups tombaient. La vie était de plus en plus difficile, la promiscuité, la naissance de Robert, ses petits cris stridents, l'agressivité de Martial, sa nervosité malade ne faisaient qu'envenimer les choses. Christina était hostile à Laureenne et Robert, son attitude restait un mystère quant à sa préférence pour Georges, pourquoi lui trouvait-elle toutes les qualités ? Lors des disputes, elle faisait des allusions à son mari : « Georges n'est peut-être pas ton fils ! Alors ne le touche jamais celui-là, il est à moi », curieusement Martial ne relevait jamais, pourtant il était impulsif, était-ce de la provocation de la part de sa femme ou la vérité ?...La peur, l'angoisse, les cris et les coups hantaient la maison. Christina devenait plus violente, tapait sans raison et passait ses nerfs sur Robert et Laureenne, sans doute le résultat d'une grande frustration d'une femme malheureuse mal à l'aise en famille et tellement heureuse avec ses amis en particulier les religieux. Quelques années après la naissance de Robert, elle tomba malade, le médecin parlait d'une rechute, la tuberculose continuait ses ravages. Chris-